

Un si funeste désir

... **Gérard Joulé**, *Epallings*
traducteur et écrivain

Faut-il lire ? demandait-on à un adolescent qui passait son bachot. Et, bien sûr, l'adolescent qui n'avait lu qu'en cachette de ses maîtres et de ses parents était bien embarrassé pour répondre. C'était à l'époque où certains livres circulaient encore sous le manteau et où les dames brodaient sur leurs mouchoirs les sonnets galants que leur adressaient leurs amants. La littérature était en ce temps-là interdite à certains yeux, et parce qu'interdite sacrée. Les parents, en gens responsables qu'ils cherchaient à être, veillaient sur les lectures de leurs enfants comme si Lucifer en personne avait été l'inventeur de la littérature. L'Eglise mettait des livres à l'index et n'accordait pas son *imprimatur* au premier volume de vers venu. Tout cela se passait avant le déluge.

Des héros vivants

Le livre a surtout existé pour moi quand, garçonnet, je ne savais pas encore que ce que je feuilletais le soir sous ma lampe de poche, au dortoir, s'appelait de la littérature. N'ayant pas à réfléchir sur son essence, je prenais feu au récit d'histoires et d'aventures dans de vieilles demeures provinciales, durant les interminables vacances d'été d'un enfant unique, pendant que mon père chassait avec mes oncles et que ma mère et ses sœurs faisaient la sieste dans des hamacs à l'ombre des noyers. J'étais alors amoureux de la

princesse de Clèves, de Manon Lescaut, de Madame de Rênal, de Julie de Lespinasse ou de Clara d'Ellébeuse. Je le suis resté.

Les garçons d'aujourd'hui sont-ils encore amoureux d'héroïnes de roman ? Les romanciers contemporains créent-ils encore des personnages auxquels on peut s'identifier ? Où sont les Rubempré, les de Marsay, les Julien Sorel, les Fabrice del Dongo, les princes Myshkine, les Rogojine, les Tess, les Jude, les Nicholas Nickleby, les abbés Donissan, les Thérèse Desqueyroux contemporains ? Et qu'est-ce qu'un roman sans personnages ?

Pour moi la littérature, c'est les noces du ciel et de l'enfer, les pas perdus qui se cherchent dans les champs magnétiques et les chants terribles et beaux d'un enfant de Montevideo. C'est Dorian Gray cueillant les fleurs du mal et se grisant de leur parfum. C'est Barnabooth, le jeune homme riche et vertueux qui voudrait étreindre sur son cœur toute la misère du monde, c'est Fantômas faisant régner la terreur sur tout un pays, c'est Bubu de Montparnasse mourant dans les bras de son amant, c'est le Grand Meaulnes jetant le trouble dans le cœur d'un enfant sage dont le père est instituteur, c'est Anna Karénine se jetant sous les roues d'une locomotive, Emma Bovary se donnant la mort avec un poison, c'est Tess assassinant avec un couteau l'homme qui l'entretient, c'est Lantier se jetant du train qu'il conduit sur la

lettres

On n'en finirait pas de citer tous les personnages au destin le plus souvent tragique qui furent nos frères et nos sœurs de solitude. Avec eux nous passâmes plus de temps qu'avec nos proches et nos aimés eux-mêmes. En ce temps-là, la politique n'existait pas, et l'actualité moins encore. La télévision et la société de l'image qu'elle a secrétée non plus. Mais aujourd'hui le livre a perdu sa sacralité et la littérature sa théâtralité. Alors, faut-il encore écrire ?

voie de chemin de fer, c'est la Salomé d'Oscar Wilde qui baise la bouche du prophète dont elle tient entre ses mains le chef décapité, c'est l'Hérodiade de Mallarmé, « triste fleur qui croît et qui n'a pas d'autre émoi que son ombre dans l'eau vue avec atonie ». C'est la chanson du mal-aimé, ce testament d'un Villon tzigane, c'est Swann qui guette la nuit sous les fenêtres d'Odette le signe qui lui permettra de monter la rejoindre, c'est Florence Dombey qui mendie l'amour de son père catastrophé de ne pas avoir eu un fils...

De la transgression...

Faut-il lire, faut-il écrire ? Les choses qu'on pense le plus fortement, on est incapable de les justifier. Les justifications, les atténuations, les explications les détruiraient. Le bel aujourd'hui de Mallarmé, est-ce autre chose que le poétique mensonge d'un esprit intoxiqué par Hegel et qui voit se lever sur la Seine à Valvins comme un autre Austerlitz, un matin qu'il a sorti sa yole, et qui, dans l'instant, pense retrouver la fugace et radieuse éternité ? Et Valéry, son disciple, ne croit déjà plus aux beaux mensonges qu'il chante et dont il veut nous enchanter. Il les salue comme des adieux. Il pressent que les temps de la littérature, de l'aristocratie, de l'enfance et de la poésie sont passés. Nietzsche lui aussi eut de ces éblouissements dans les monts d'Engadine, à trois mille pieds, comme il aimait à dire, au-dessus du troupeau des humains.

Proust semble croire que l'écriture de son livre lui rendra ces paradis perdus, tout en le sanctifiant personnellement. Ce faisant, il accède à la seule connaissance qu'il estime profitable, la connaissance par la souffrance. Or les fruits

de l'arbre de la connaissance ne sont pas ceux de l'arbre de vie. De quel secours peut donc nous être le livre, celui qu'on lit ou qu'on écrit ? De quel profit peut nous être la lecture ou l'écriture ? Longtemps la littérature fut un simple prolongement de la conversation. Mme de Sévigné, Pascal ou Saint-Simon ne se considéraient pas comme des écrivains, mot qui n'avait aucun sens pour eux, mais comme de simples honnêtes gens qui prenaient la plume pour écrire à leurs amis ou convertir leurs ennemis. La Bruyère fut l'un des premiers à voir dans le livre un objet qu'on fabrique comme un horloger fabrique une montre. Casanova au XVIII^e siècle et Stendhal un peu plus tard écrivaient pour le plaisir, au courant de la plume, à la diable, sans se relire. Ce qui ne sera plus le cas de Flaubert.

...au devoir

En ce temps-là, ce qu'on a appelé plus tard la littérature commençait à peine de naître. La religion déclinait, la littérature se substituait peu à peu à elle et devint chose sérieuse et même rentable, ce qui est regrettable. Le livre arriva et les prêtres perdirent une bonne partie de leur pouvoir. La Bible circula dans toutes les mains, enfièvre et affola les esprits. Le livre entra dans toutes les poches.

La littérature eut alors ses prêtres, ses docteurs, ses confesseurs et ses martyrs. Elle eut aussi ses chaires et ses professeurs. On l'enseigna, on en fit son métier. Ce qui fut une catastrophe. Elle perdit sa légèreté, sa clandestinité, son pouvoir subversif. Mais elle eut aussi ses guerres de religion, ce qui fut plus réjouissant et compris comme un gage de sa vitalité.

D'un autre côté, lire devint un devoir, une obligation au lieu de rester ce vice impuni dont parlait Larbaud. Les hommes, ayant cessé de croire à l'immortalité chrétienne, pensèrent pouvoir s'immortaliser par le livre, passer à la postérité, entrer dans l'histoire, figurer dans les pages du dictionnaire. Et la littérature, grevée par ce souci servile, perdit à nouveau sa légèreté et son « intempestivité ».

Maintenant les hommes se demandent égoïstement si le livre va leur survivre et s'il pourra toujours continuer de véhiculer leur immortalité postiche. On se bat mollement pour le livre comme on s'était battu mollement pour conserver l'étalon or ou la traction hippomobile. Mais le progrès technologique et les affaires n'ont ni cœur ni entrailles. Leur loi est une loi de fer et nous vivons dans un âge de plomb.

Dévoyé car dompté

Pour la génération actuelle, la communication est tout. On a inventé exprès pour elle des téléphones portables afin que les hommes puissent communiquer entre eux le plus bruyamment possible. Mais la communication n'est pas la littérature. La littérature est une médiation, une transposition que l'oralité ne donne pas. Elle exige une distance, une lenteur, un recul, une profondeur que l'immédiateté des moyens modernes de communication ne peuvent procurer puisqu'ils servent précisément à abolir toute distance et tout silence.

Le livre a cessé d'être cet objet qu'on touche, qu'on caresse, qu'on pèse, qu'on soupèse, qu'on fait relier, qu'on glisse contre son cœur, et qu'une Parisienne fourre dans son sac à main entre son étui à cigarettes et son pou-

drier. Il n'est plus le livre saint, le livre voyou. Le commerce l'a dévoré, la société, l'école et l'université l'ont dévoyé. C'est un produit contenant des informations.

Où est la petite fille des rues et des bois, la petite déguenillée qui se cachait à la cave, la sorcière aux yeux d'or chassée par les gendarmes et qui n'avait pas sa place à la table des riches et des puissants ? Où est la petite anarchiste qui faisait exploser des bombes ? L'infirmière qui versait de l'huile bouillante sur vos plaies ? La pécheresse qui sollicitait en l'homme ce qu'il avait de pire ? La Médée qui rôdait dans les souterrains labyrinthiques des mondes infernaux là où le regard indigné du philosophe ne pouvait l'atteindre ? Celle qui faisait revenir les morts à la vie par la douceur de ses baisers ? On l'a conduite à l'école entre deux gendarmes, elle passera ses examens à la fin de l'année et obtiendra, sans trop de peine, ses diplômes pour devenir enseignante. C'est ainsi que la société rééduque ceux de ses enfants qui auraient pu mal tourner.

G. J.

Théâtre et poésie sacrés

Eglise de Choulex (GE), à 20h30

L'Annonce faite à Marie

de Paul Claudel

mise en scène Julien Lambert

15 - 20 août et 29 août - 3 sept.

Les poètes en prière

florilège de Baudelaire à Cocteau

réalisation Richard Vachoux

22 - 27 août